

CRIS, MURMURES ET RUGISSEMENTS

MARCELLO FOIS

CRIS, MURMURES
ET RUGISSEMENTS

roman

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR NATHALIE BAUER

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Martine Van Geertruyden

Titre original : *L'importanza dei luoghi comuni*

Éditeur original : Einaudi

ISBN original : 978-88-06-21649-8

© original : Giulio Einaudi editore s.p.a., Turin, 2013

ISBN 978-2-02-118169-2

© Éditions du Seuil, septembre 2015, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Au féminin karstique
qui est en moi*

Les fleurs, l'herbe et autres merveilles viendront peut-être ensuite. Mais cela nous suffit.

Fabio Pusterla, *Le terre emerse*.

La géographie
et toutes les coordonnées

Marinella entra la première. Il flottait dans l'air une odeur à la fois étrangère et familière. L'entrée était apparemment une pièce quelconque, une de ces pièces qu'on traverse sans même les regarder. Avec une patère et une étagère où poser les clefs. Et tout au plus un porte-parapluies. Bref, une normalité invisible, mais déjà habitée d'une inquiétude amère.

Marinella secoua la tête pour chasser les souvenirs que risquaient de susciter en elle la vue de ces lieux et l'odeur de l'existence qui s'y était écoulée en passant, dans une mélancolie de limbes bien équipés : une glace au-dessus de l'étagère, quelques petites reproductions aux murs et même une petite lampe de style vaguement médiéval dont les ampoules imitaient la flamme d'une bougie. Devant la glace, elle arrangea machinalement ses cheveux, parce que c'était le foyer de son père, qu'il était passé dans cette entrée sans s'en rendre compte – c'est toujours ce qui se

produit dans les entrées – et que sa puissante image avait glissé d’innombrables fois sur la surface du miroir.

À quelques pas de là, une porte s’ouvrait sur une autre pièce, la principale. Peut-être était-ce de là, pensa Marinella, que provenait l’odeur persistante de tabac. Une table massive, entourée de chaises rembourrées du même style, en occupait le centre. Sur la table, remarqua-t-elle, un horrible napperon en crochet s’étalait sous un vase affreux.

Elle pensa à ce qu’elle avait fait. À l’improviste.

Sans doute fut-ce la silencieuse médiocrité dont elle se sentait assaillie qui amena cette pensée à son esprit. Elle secoua encore la tête, comme chaque fois qu’elle voulait refouler des pensées désagréables.

Elle frissonna.

Elle fut saisie d’un élanement en mesurant à quel point cet ordre glacial signifiait l’absence de toute forme de vie à l’intérieur de l’appartement. C’était évident ; mieux, cela sautait aux yeux : en se reflétant sur le papier peint vert foncé, la lumière évoquait un marécage, ou plutôt une jungle reproduite *in vitro*, si bien que tous les sons – gargouillements de tuyaux, glissements de rideaux, sifflements de courants d’air – pouvaient être rapportés à des hyènes, des singes ou des serpents.

Marinella chassa aussi cette pensée : tel était le logement où son père avait vécu en leur absence. C’est-à-dire en son

absence et en celle d'Alessandra, sa sœur jumelle, qui ne se décidait toujours pas à entrer.

Alessandra était sa jumelle, raison pour laquelle Marinella n'avait pas besoin de la voir pour la sentir derrière elle. Elle percevait clairement sa gêne, car c'était sa propre gêne. Dans cet appartement s'était éteint leur père, celui-là même qui les avait abandonnées, enfants, et n'avait plus donné signe de vie.

Bien sûr, elles pouvaient se remémorer l'homme immense, énorme, qu'il avait été, oui. Son regard aqueux, insondable. Bleu, disait Marinella qui, toute petite déjà, voulait faire des études d'astrophysique. Gris, disait Alessandra qui n'attendait rien de personne depuis longtemps. Si elles étaient en désaccord sur la couleur de ses yeux, c'était parce que chacune d'elles s'arrogeait le droit de posséder plus de souvenirs que l'autre.

À ce qu'en savaient les jumelles, Ernesto Cappello, leur père biologique, les avait abandonnées une quarantaine d'années plus tôt, avant leurs huit ans. C'est du moins ce qu'affirmait Alessandra, alors que Marinella se rappelait parfaitement avoir fêté cet anniversaire en sa compagnie ; plus encore : cette fête avait été, d'après elle, la dernière réunion de famille. Cette question – des huit ans ou pas – en tête, Marinella pouvait se rappeler aussi qu'ils s'étaient

rassemblés il y avait bien longtemps autour de l'affreuse table massive qu'elle entrevoyait à présent au-delà du seuil.

Alessandra était derrière elle, Marinella l'entendait respirer dans ce genre de masque que les cyclistes des métropoles utilisent pour filtrer l'air pollué par les pots d'échappement des voitures.

« Tu peux entrer ? » murmure-t-elle, certaine qu' Alessandra, à quelques pas, est en mesure de l'entendre. Pour une raison qu'elle ignore, chaque fois qu'elle a affaire à sa sœur, l'impératif se change dans sa bouche en interrogatif, puis en imploration : « Tu peux entrer, s'il te plaît ? »

Au lieu d'entrer, Alessandra se place simplement à côté d'elle. Avec son masque, elle évoque une créature d'un autre monde.

« Tu ne dis rien ? interroge encore Marinella en posant un trousseau de clefs sur l'étagère. La maison de papa... » Elle s'interrompt prudemment.

Alessandra fait signe que non, qu'elle ne dit rien du tout. Mais elle promène un regard sceptique sur la petite et modeste entrée, la salle à manger derrière la porte, le papier peint.

Marinella l'observe, comme si elle avait besoin d'une réponse.

Aussi Alessandra écarte-t-elle son masque pour libérer sa bouche, le temps d'affirmer : « J'ai juré que je ne parlerais pas. »

Marinella hasarde le ton conciliant qui lui a valu quelques victoires au fil du temps :

« Bon, mais puisque tu viens de le faire – de parler, je veux dire –, nous pouvons nous estimer déliées de notre serment. »

Alessandra répète le geste qu'elle a eu un peu plus tôt. « Tu simplifies tout, mais ce n'est pas si simple... »

– Quoi donc ?

– Se délier d'un serment. Je veux dire, ce n'est pas comme dans notre enfance, quand il suffisait de déclarer qu'un serment était rompu pour qu'il le soit.

– Et donc ?

– Donc j'ai juré : pas de commentaires, rien de rien, muette comme une carpe... Et je n'ai pas l'intention d'y déroger. »

Une fois encore, mais avec une sorte de minutie théâtrale, elle remet son masque.

« D'accord. Je te fais juste remarquer que, pour réitérer ton vœu de silence, tu viens de parler... »

– Tu veux dire ça ? martèle Alessandra sans même libérer sa bouche de l'étrange cocon blanc, soutenu par deux élastiques qui se rejoignent derrière sa nuque.

– Exactement.

– Ça, ce n'est pas parler, c'est dire quelque chose... rétorque Alessandra qui a maintenant compris qu'elle peut communiquer sans dégager son nez.

– Ah, dire qu'on ne parlera pas, ce n'est pas parler... Incroyable, j'étais persuadée que le fait même d'émettre des sons ou des lettres par la bouche signifiait qu'on parlait.»

La phrase a retenti, claire, linéaire et chargée de sens. Tout va bien, donc. Puis le silence d'Alessandra devient vraiment pesant. Marinella sait que sa sœur s'abstient de répondre dans le but de la faire vaciller, elle sait qu'elle veut l'entendre implorer. Elle implore donc : « Non ? » Mais cette fois Alessandra semble plongée dans un mutisme inexpugnable. « D'accord », conclut Marinella comme si elle avait envie de pleurer et qu'elle faisait tout son possible pour s'en empêcher.

Que le destin était obstiné, voire pédant, Alessandra le savait bien, car elle était elle-même un agent du Destin dans le Monde. Elle se considérait comme la seule personne sur terre à comprendre sans l'ombre d'un doute la marche des choses. On aurait dit une employée connaissant son chef de bureau sur le bout des ongles. Pour elle, les choses se produisaient ainsi qu'elles devaient se produire, parce qu'elles étaient conçues dans ce but même. Point final. Il existait quelque part un endroit immense où l'on stockait les événements avant de les distribuer... Et il y existait un être doué du don sublime de savoir se mouvoir dans cet espace infini. À l'intérieur de cet appartement, qui avait appartenu à sa famille pendant peu de temps, puis seulement à son père, elle avait ressenti un léger élancement, qu'elle avait aussitôt refoulé entre la gorge et l'estomac, comme un indicible secret. Elle avait attendu que cette angoisse aux allures de féroce amertume s'accumulât assez loin pour qu'elle n'eût pas à la ressentir.

Passé la trentaine, Alessandra avait cessé de penser qu'il était intéressant d'être une femme intéressante, et s'était inscrite à une salle de gymnastique. Puis elle avait tout fait pour qu'on n'imagine pas qu'elle avait eu recours aux méthodes permettant d'oublier la marche du temps. Elle avait peur du pathétique. Elle avait peur du besoin de consolation que sa sœur avait tendance à cultiver. Elle avait donc accepté de l'accompagner, mais à ses propres conditions, pour ne pas céder sans se battre.

Elle avait accepté, et cela lui paraissait déjà impardonnable en soi. Elle savait depuis le début ce qu'il y avait à attendre d'un tel endroit, elle connaissait l'horrible sensation de désolation que la lumière saumâtre, jaillie des murs, projetait dans sa poitrine ; la tristesse crémeuse des petits meubles industriels et des bibelots de brocanteur dans laquelle les chevilles s'embourbaient ; la volupté obscène qui émanait de l'odeur de cigare mêlée à l'humidité de lieux trop longtemps fermés.

Pourtant, elle fut contrainte d'admettre qu'il régnait dans l'appartement une certaine propreté, comme si, en dépit des mois où il avait été inhabité, la poussière avait décidé de se ménager. Bien entendu, il s'agissait d'une netteté de façade, sans âme, une sorte de faux mimant le vrai.

Alessandra avait juré qu'elle ne parlerait pas. Et, de fait, elle ne parla pas.

Le silence l'immobilise. Marinella a l'impression d'être un lièvre rivant les yeux sur les phares d'une voiture. Le mutisme de sa sœur la fascine et l'inquiète. Elle se croit toujours capable de résister et elle cède à chaque fois.

« À bien y réfléchir, tu as toujours fait ça », lance-t-elle dans le silence inerte. Et elle poursuit sans même attendre de réaction : « Tu t'es toujours fabriqué des règles sur mesure. Comme quand on jouait au jeu du silence... Un jour tu as déclaré que tu avais gagné parce que j'avais éternué... »

Alessandra est bien obligée de réagir : il est inadmissible qu'on profère de telles affirmations sur son compte.

« Eh bien, quand on éternue, on émet des lettres... explique-t-elle après avoir ôté son masque.

– Des lettres ? Tu dis encore ce genre de trucs ?

– A, T, C, H, O, U et M font partie de l'alphabet, n'est-ce pas ?

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR S.A. À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2015. N° 118169 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE

